Jean Dutourd

Le septième jour

Flammarion

Extrait de la publication

LE SEPTIÈME JOUR

Récits des temps bibliques

Il a été tiré de cet ouvrage :

DIX EXEMPLAIRES SUR VERGÉ BLANC DE HOLLANDE
DONT HUIT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 À 8
UN EXEMPLAIRE HORS COMMERCE NUMÉROTÉ I
ET UN EXEMPLAIRE POUR L'AUTEUR

DIX-HUIT EXEMPLAIRES SUR PUR FIL
DES PAPETERIES D'ARCHES
DONT TREIZE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 9 À 21
ET CINQ EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
NUMÉROTÉS DE III À VII

VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERT
RÉSERVÉS À L'AUTEUR

Le tout constituant l'édition originale.

Avec le soutien du

Centre national du livre

www.centrenationaldulivre.fr

© Flammarion, 1995
ISBN 9782081311190
Imprimé en France

JEAN DUTOURD
de l'Académie française

LE SEPTIÈME JOUR

Récits des temps bibliques

FLAMMARION

A Jean Leclant

Extrait de la publication

Extrait de la publication

« Élohim bénit le septième jour et le consacra, parce qu'en lui il se reposa de toute son œuvre. »

Genèse, II.

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

AVANT L'HISTOIRE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

I

PREMIÈRE ESQUISSE DE LA FEMME

L'Ancien Testament propose deux versions de la création de la femme. Dans l'une, Dieu façonne non pas l'homme tout seul mais l'humanité complète résumée en un couple, le mâle et la femelle, à qui il offre ce qu'il a déjà tiré du chaos : la nature, les bêtes des forêts, les oiseaux du ciel, les poissons de la mer et des fleuves, sur lesquels « ils auront autorité ». Pour bien montrer que tout ce qui vit sur la terre appartient à l'homme, il lui laisse le soin de trouver les noms des animaux. C'est Adam qui a inventé les mots de lion, baleine, girafe, alouette, rossignol, gypaète, cigale, saumon, anguille, etc., pour désigner ce qui est son bien propre et celui d'Ève sa femme, sa contemporaine, sortie du limon en même temps que lui, animée du même souffle de Dieu. N'y a-t-il pas quelque chose d'émouvant dans ce que le pre-

Extrait de la publication

mier acte de l'humanité, sur l'injonction de l'Éternel, ait été de faire un dictionnaire, c'est-à-dire de différencier les êtres et les choses, d'en établir la première nomenclature ? Et n'est-il pas encore plus admirable que le Seigneur n'eût pas gardé pour lui ce privilège, mais l'ait remis à sa créature de prédilection, au fils modelé à son image même ? C'était conférer à celui-ci un peu de sa propre divinité, mettre dans son âme une parcelle de sa lumière, lui déléguer officiellement ses pouvoirs sur l'univers qu'Adam et Ève, dès lors, étaient, comme lui, capables de concevoir dans sa totalité.

L'Élohim, dans ce récit tiré du document dit sacerdotal, ne défend nullement à Adam et Ève de se livrer à l'acte de chair ; au contraire il leur enjoint expressément de « fructifier », de « multiplier », de couvrir d'enfants la terre qu'il a aménagée pour eux. Il n'y a rien que d'innocent à procréer. La chasteté d'un couple n'est pas dans la continence.

La seconde relation sacerdotale est beaucoup plus romanesque. La femme y apparaît comme un cadeau fait par l'Éternel à l'homme qui s'ennuie au milieu de la Création où tout est à son service, et où rien ne lui ressemble. Adam caresse les tigres comme si c'était des chats, les aigles le transportent dans les airs comme des avions, il traverse les mers à cheval sur les dauphins ; toutes les créatures vivantes

Extrait de la publication

l'aiment ; néanmoins aucune ne lui parle, aucune ne répond à ses questions. Le Paradis terrestre nous fait songer à une tapisserie du Moyen Âge pleine de feuillages, de fleurs, de lapins, de lions, de lièvres ; le personnage central n'est pas une noble dame coiffée d'un hennin, mais un homme tout nu qui regarde sans étonnement les miracles qui remplissent ses journées.

Adam au Paradis terrestre est pareil à un enfant, au fils unique d'un très bon père qui l'a comblé de jouets, lesquels, quoiqu'ils soient tous magnifiques et ingénieux, n'ont pas de valeur, parce qu'ils lui appartiennent, et qu'il est sûr que nul ne les lui prendra. Avoir beau coup, c'est comme de n'avoir rien. L'individu le plus riche ne pense qu'à la chose qu'il ne possède pas, et qui lui paraît plus importante que tout ce qu'il a. Adam sentait que le jouet principal, le jouet primordial, dont il n'avait d'ailleurs aucune idée, ne figurait pas dans sa collection. Nous autres, des milliers ou des millions d'années plus tard, nous savons que c'était une poupée.

L'Éternel a fabriqué la poupée idéale : grande, chaude, à sa semblance et à celle de l'homme. La poupée marchait, avait des gestes gracieux, des fous rires, et diverses impulsions originales qui n'avaient jamais effleuré l'esprit d'Adam quand il était seul dans le monde, telles que de faire des bouquets de fleurs, de

se peigner longuement les cheveux, de se mirer dans l'eau des lacs, de cueillir des fruits aux arbres non pour se nourrir, mais par simple gourmandise, par curiosité. Enfin, le plus beau de tout, elle parlait, elle ne se contentait pas de répondre quand on s'adressait à elle, mais faisait sans trêve des questions, donnait son avis, vous rompait la tête avec son bavardage. Quand elle n'avait rien à dire, elle commentait les menues actions auxquelles elle était en train de se livrer ou décrivait celles qu'elle avait l'intention d'accomplir. Adam était charmé par cet incessant babil. C'était là, enfin, quelque chose de nouveau, une musique parfaitement adaptée à ses oreilles et à son âme. Il n'imaginait pas qu'un jour il pût s'en lasser ou seulement en être impatienté.

Le second récit dit que le Seigneur tira la femme d'une côte de l'homme, ce qui signifie qu'ils forment tous deux une seule et même chair. Saint Thomas d'Aquin fait remarquer que la côte est un choix judicieux car, dit-il, si Dieu avait tiré la femme des pieds de l'homme, elle lui eût été inférieure, de même qu'elle lui eût été supérieure s'il l'avait tirée de sa tête ; comme il l'a prise au milieu du corps, elle est son égale. De la part d'un docteur peu porté généralement à exalter l'animal féminin, cette opinion n'est pas sans intérêt.

Comme pour le reste de la Création, Dieu laissa à Adam le soin de trouver un nom pour

Extrait de la publication

sa compagne. « Elle s'appellera " Femme " », dit Adam, c'est-à-dire en hébreu *Ichcha,* qui est le féminin d'*Ich* ou humain, voulant dire par là qu'elle serait son compagnon inséparable, son double, et qu'à eux deux ils formaient une nouvelle entité : le couple. Toutefois, à la réflexion, ce nom d'Ichcha lui parut un peu restrictif ; il lui substitua celui d'*Hawwa,* dont le sens est quelque chose comme : « Mère de tout vivant ». C'était conférer solennellement à la poupée divine le rôle de génitrice de l'humanité. En français Hawwa est devenu Ève, qui est le plus doux vocable qu'on ait jamais prononcé dans l'univers, avec Marie, un peu plus tard. Notons au passage qu'Ève est l'unique créature à qui Adam ait donné deux noms. Lorsqu'il avait désigné les animaux, il n'avait pas eu la moindre hésitation ni le moindre repentir, mais Ève était un personnage plus complexe qu'une girafe ou une sauterelle, et peut-être Adam pressentait-il que cet être miroitant, déconcertant, influençable, capricieux, bavard, aux humeurs changeantes, dont l'âme était quasiment visible sous la chair, était impossible à résumer d'un mot.

En même temps qu'Ève, l'Éternel a-t-il créé les femelles des animaux qui, jusqu'alors, étant immortels comme l'homme, n'avaient pas besoin de se reproduire ? Selon le livre de la Genèse, après avoir fait sortir de son esprit chaque espèce, il dit aux poissons de foisonner

Extrait de la publication

dans l'eau et aux oiseaux de se multiplier dans l'air, mais on a le sentiment que c'est lui, le Tout-Puissant, le Très-Haut, qui par sa seule volonté a fait d'un seul poisson des millions de poissons et d'un oiseau des millions d'oiseaux, comme vers la trentième année de l'ère chrétienne, Jésus, son fils unique né avant tous les siècles, nourrit dix mille personnes avec cinq galettes d'orge et deux goujons pêchés dans le lac de Tibériade. Il est également question dans le chapitre I de la Genèse de « grands dragons » dont Élohim peupla la terre le cinquième jour de ses travaux. Ces grands dragons, qui préexistent à l'homme, sont bien poétiques. Est-ce eux que l'on a appelés par la suite diplodocus, dinosaures, brontosaures, mégathériums, ptérodactyles ? Dieu les fit sûrement défiler devant Adam, comme tous les autres êtres vivants, afin qu'il leur donnât un nom, mais ce nom a disparu avec leur race, à moins que le Seigneur, avant d'offrir le monde à l'homme, n'eût supprimé ces monstres, incompatibles avec le destin de l'humanité, comme on efface un brouillon.

Quant aux femelles des animaux, si l'on admet que le Créateur les ait conçues après les mâles, il est indéniable qu'il les a pourvues de ce qui faisait défaut à ceux-ci : la férocité, l'activité, l'endurance, le goût du dévouement, la jalousie, et une sorte d'attente de la chair, de désir de porter dans leur ventre une autre

vie que la leur propre, qu'elles chériraient plus qu'elles-mêmes, pour laquelle, au besoin, elles se sacrifieraient. Les femmes en cela ne sont guère différentes des lionnes, des guenons, des ourses, des poules, des vaches, des louves, des biches.

Adam, sortant du sommeil dans lequel Dieu l'avait plongé et voyant Ève, fut certainement très content, d'abord parce qu'elle était plus petite que lui et d'apparence moins robuste : ce jouet-là n'aurait jamais sur lui l'avantage de la force ; ensuite parce qu'elle n'était pas faite exactement sur son modèle. C'était amusant, ce second homme dans le Jardin d'Éden, qui avait la peau douce, de grands yeux moqueurs, des protubérances sur la poitrine, mais non en haut des cuisses, une chevelure dorée comme les flots de la rivière Phison. Ces différences faisaient tout le prix de la nouvelle créature, et Adam sut aussitôt qu'il ne pourrait plus se passer d'elle.

Le cadeau de l'Éternel, tout charmant qu'il était, n'avait pas que de bons côtés, ne fût-ce que parce que c'était une surprise. Passé la première joie, on s'aperçoit que la surprise est parfois bien encombrante et qu'on ne sait pas trop à quoi l'utiliser. On ne peut ranger une femme dans un placard comme une lampe, un compotier, un bronze d'art. Une femme a son caractère, ses lubies, ses convoitises, ses préjugés, elle est remuante, elle aime comman-

der ; étant la dernière venue, elle a une revanche à prendre sur le premier occupant du monde, et n'a de cesse qu'elle ne l'ait prise. L'aînesse est un terrible facteur de haines et de tragédies dans l'humanité. La Bible en fournit des foules d'exemples : être venu sur terre avant quelqu'un donne sur celui-ci une espèce de supériorité hiérarchique, que l'on respecte ou que l'on envie, et qui conduit souvent à des crimes.

Pour assurer son pouvoir sur Adam, Ève a fait ce que fait toute femme : elle a commencé par brouiller l'homme avec ce qu'il aimait avant elle. Elle l'a brouillé avec les panthères, les gorilles, les requins, les gypaètes, et tout ce qu'on a appelé par la suite bêtes sauvages ou « nuisibles ». Elle n'a accepté auprès d'elle que les créatures qui avaient reconnu humblement sa domination, telles que le chien, le chat, le canard, l'âne, le bœuf, devenus, par sa volonté, des domestiques. Elle a brouillé Adam avec les serpents, avec les insectes, avec les oiseaux, avec les poissons, avec les forêts, avec les montagnes, avec la mer. Il lui fallait tout d'Adam, tout son amour lui était dû, toute son énergie, toutes ses pensées, toutes ses actions, tous ses loisirs. Même l'Éternel était de trop : elle a brouillé l'homme avec l'Éternel comme avec le reste de la Création.

Les millénaires ont passé et rien n'a changé dans le cœur d'Ève. Pour l'homme, la femme

Extrait de la publication

est toujours un cadeau (ou une surprise) qui produit sur celui qui le reçoit un émerveillement fatal. Chaque individu masculin, lorsque la puberté vient, désire le jouet qu'il n'a pas, qui est le seul qui lui importe, pour lequel il délaisse tous ses autres amusements. Vialatte a beau dire que la femme remonte à la plus haute Antiquité, elle ne cesse d'être inédite pour l'homme, aussi captivante par sa différence que le jour où le Seigneur la façonna. « Une fille, une femme, que ces noms sont doux ! Qu'ils sont intéressants ! » s'écrie Chérubin au XVIIIe siècle. C'est l'éternelle chanson d'Adam.

Extrait de la publication

II

CAÏN, OU L'HUMILITÉ

Ève éprouva une telle joie en mettant au monde son premier-né qu'elle s'écria que le Tout-Puissant dans sa bonté lui avait « donné un homme ». Pourtant elle avait eu une grossesse qui l'avait rendue laide, difforme et malade pendant plusieurs mois ; la délivrance dura interminablement et fut si difficile qu'elle crut qu'elle mourait, que c'était justement cela « la mort », cette chose incompréhensible et redoutable dont le Seigneur, quand il l'avait chassée du Jardin, avait dit qu'elle était son lot désormais. Mais non, ce n'était pas la mort : c'était même tout le contraire, et le bonheur d'Ève s'augmentait des tourments qu'elle avait soufferts dans sa chair avant d'y atteindre. Elle voyait, dans ce chemin qu'elle avait parcouru, quelque chose de bizarrement symbolique : d'abord une longue période de misère et puis

Extrait de la publication

tout à coup une félicité, une richesse éblouissantes comme le Soleil. Elle ne pouvait se retenir de penser que l'Éternel, quand il avait tiré l'homme de la terre et lui avait soufflé la vie dans les narines, avait ressenti un amour inimaginable pour sa créature, tout comme elle ressentait un amour inimaginable pour la créature qui venait de sortir de son ventre. Elle en fut tout inondée de tendresse pour ce Père dont elle s'était retranchée, et eut aussi une bouffée d'orgueil : n'était-elle pas un peu divine elle-même, puisque, comme lui, elle avait le pouvoir de susciter la vie ? Le bébé reçut le nom de Caïn ou Qayin. Un autre bébé vint ensuite, qu'on appela Abel, et pour qui Ève éprouva encore plus d'amour que pour Caïn.

La Bible dit qu'Adam engendra de nombreux enfants, qui en engendrèrent à leur tour. Les engendra-t-il tous avec la Mère de l'humanité ? Le livre de la Genèse est très déroutant sur ce point. On a constamment le sentiment qu'Adam et Ève, après la Chute, ne sont pas tout seuls sur la terre, qu'il y a déjà des hommes, des femmes, des tribus, quasiment des peuples mis là comme en attente par la miséricorde de l'Éternel pour aménager sommairement le monde dans la prévision de leur arrivée, leur souhaiter la bienvenue et surtout leur éviter le malheur suprême, qui est la solitude. Jeter Adam et Ève sur la terre, c'était les jeter en prison. Élohim ne voulait peut-être

pas qu'ils fussent en outre au secret ; il savait dans son omniscience qu'après lui rien n'est bon pour l'homme que son semblable, l'homme. Comme il est dit dans l'histoire d'Abraham, nulle chose n'est impossible à Dieu ; pourquoi n'aurait-il pas jeté un peu d'humanité sur la terre afin que les deux créatures qu'il avait tant aimées ne connussent pas le désespoir ?

Lorsque Caïn et Abel sortirent de l'enfance, leurs parents, se fondant sur l'apparence des deux garçons, crurent que le Très-Haut avait une inclination pour l'aîné. Caïn était le plus robuste ; la vigueur qui était en lui ne pouvait qu'être une grâce du Seigneur, lequel manifestait ainsi sa préférence. Bientôt Caïn fut une sorte de protecteur d'Abel ; on était tranquille quand on les savait ensemble. De même Caïn, du seul fait qu'on lui confiât la garde du cadet, et qui par suite en concevait de la supériorité, s'était fort attaché à lui ; il l'aimait avec la pitié tendre et patiente que l'on a pour les êtres faibles, et qui vous ligote si étroitement à eux.

Cet amour fraternel dura jusqu'à ce qu'ils fussent en âge d'offrir des sacrifices. La fumée de ceux d'Abel montait tout droit vers le ciel, tandis que la fumée des sacrifices de Caïn se rabattait toujours, faisait tousser et empuantissait le voisinage, par quoi le Très-Haut signifiait qu'il ne les agréait pas. Caïn en fut très étonné. Tout lui avait réussi jusque-là, il s'était

Extrait de la publication

montré plus hardi, plus brave, plus ingénieux, plus fort que quiconque, homme ou bête, et voilà que Dieu qu'il aimait de toute son âme pour les bienfaits dont il l'avait comblé se détournait de lui. Cela lui était d'autant plus douloureux qu'Abel qui, pour la première fois de sa vie, avait un avantage sur son frère en était ébloui. C'était lui, le petit Abel, le chétif, le maladroit, le lymphatique, le paresseux, que le Seigneur avait élu ! En ces temps reculés on avait des sentiments très simples et on les exprimait naïvement. On imagine assez bien Abel faisant la nique à son frère et sautillant comme une gamine : les saintes personnes ont de ces enfantillages, ou de ces taquineries, qui ne sont pas tout à fait innocents. Il y avait de quoi offenser gravement un homme comme Caïn. N'était-ce rien que d'avoir des muscles durs comme de la pierre, des cuisses poilues, des yeux noirs, une barbe bleutée, d'attraper les antilopes à la course et de mettre les buffles à genoux en les prenant par les cornes ?

Abel tenait de sa mère ; il y avait du féminin en lui, un teint de lait, une peau douce ; il faisait de jolis gestes et des sourires confus qui, après avoir longtemps inspiré de la tendresse à Caïn, ne suscitaient à présent en lui que du dégoût, pour ne pas dire du mépris et irritaient cette âme déjà ulcérée par l'injustice dont elle se croyait victime. Pourquoi n'était-ce pas lui, Caïn, qui avait la faveur de l'Éternel ? Cela eût

été dans l'ordre des choses : il est normal que l'on ait plus d'amitié pour un chasseur, un coureur des bois, qui affrontait les mammouths avec sa seule massue, qui faisait trois heures de gymnastique chaque matin, qui vivait sainement, qui aimait la nature, pour un homme enfin, que pour une fleur étiolée de la Genèse, n'ayant pas même l'attrait d'être une femelle. Bref, Caïn a des circonstances atténuantes, et d'ailleurs Élohim les lui a accordées après son crime, puisqu'il lui permit de s'établir dans le pays de Nod, à l'est d'Éden, et défendit qu'on le tuât, en le marquant d'un signe. Or, qui pouvait tuer Caïn dans ce pays-là, pour le punir de son fratricide, sinon les hommes qui y vivaient et qui n'étaient pas des enfants d'Adam et d'Ève ? Le nom de Nod indique que ses habitants étaient des nomades.

La Bible dit expressément que Caïn était voué aux travaux de la terre et qu'Abel était berger, mais on peut penser que Caïn était également chasseur, ne fût-ce que pour protéger le troupeau d'Abel, et qu'à force d'étrangler les lions et les tigres avec ses mains nues, de se jeter sur les aigles dont les serres étaient empêtrées dans la laine des moutons, il avait pris goût à ces exercices ; après s'y être livré par nécessité, il s'y adonnait pour le plaisir et pour rapporter à la maison des nourritures tenant plus au corps que des fèves, des olives, des oignons, des œufs à la coque et du lait caillé.

Cet ouvrage a été composé
par l'Imprimerie BUSSIÈRE
et imprimé sur presse CAMERON
dans les ateliers de B.C.I. à
Saint-Amand-Montrond (Cher)
en juin 1995

N° d'édition : 16185. N° d'impression : 1138-4/327.
Dépôt légal : août 1995.
Imprimé en France

Extrait de la publication

JEAN DUTOURD

de l'Académie française

Le septième jour

La Genèse, qui est le premier livre de la Bible, raconte la création de l'homme et les commencements du monde, mais elle les raconte de façon très laconique. Par exemple, il n'est dévoilé nulle part quelle espèce de poison renfermait le fruit de l'Arbre de la Connaissance. Il n'est pas montré comment Eve, pour avoir Adam à elle toute seule, le brouilla avec les animaux, la nature et le Créateur lui-même. Quelles circonstances atténuantes Caïn avait-il pour que le Seigneur défendît qu'on le tuât ? Dieu enfin, après avoir été content de son œuvre, en a été dégoûté au point de la rayer comme un brouillon par le Déluge et de la recommencer.

Le Livre de la Genèse est particulièrement émouvant en ce qu'il montre comment le Tout-Puissant s'est heurté aux hommes. Ceux-ci, souvent, en dépit de leur foi et de leur amour, lui résistent, discutent avec lui, et il arrive qu'ils influent sur sa volonté.

Jean Dutourd a en quelque sorte « rempli les blancs » de la Bible, c'est-à-dire qu'il a ajouté au récit sacré des détails historiques ou psychologiques, ainsi que quelques raisonnements qui manquent. Rien n'est changé mais tout est éclairé, tout prend soudain vie, et l'on s'aperçoit que les hommes qui existaient il y a des milliers d'années sont nos pères, presque nous-mêmes. Abraham, Jacob, Joseph, tous ces précurseurs avaient notre cerveau et notre cœur.

Couverture :
Eve, par Lucas Cranach.
Anvers, Musée royal des Beaux-Arts.
Photo © Giraudon.

Extrait de la publication